

Novembre 2014

S'immerger dans l'innovation sociale

n°9

focales



Les Ateliers d'art
contemporain de Liège :
l'art pour tous



Au sommaire

- 3 De l'art contre le décrochage
- 7 Lesaac, une histoire liégeoise

Depuis vingt ans, les Ateliers d'art contemporain de Liège (Lesaac) proposent au grand public des ateliers artistiques. Au fil du temps, la dimension « sociale » du projet s'est affirmée. L'objectif : donner accès à l'art au plus grand nombre et permettre la rencontre dans un contexte créatif. Jeunes, étrangers détenus dans un centre fermé ou femmes immigrées, chacun d'entre eux explore des univers artistiques variés.

Par Cédric Vallet – Photos des Ateliers d'art contemporain



De l'art contre le décrochage

À l'école Mottet, se frayer un chemin parmi les ombres

C'est l'heure de l'atelier artistique à l'école Léopold Mottet de Liège. Un vendredi après-midi... pas évident de se concentrer. Les six élèves, de 14 à 17 ans, sont d'ailleurs un peu dissipés. Ils enchaînent les petits jeux d'ombre en pouffant de rire. Certains semblent un peu effacés, d'autres surjouent la décontraction. Les affres de l'adolescence.

Derrière un grand drap, tendu entre deux armoires, ils tentent de donner corps à des émotions, en les mimant, conformément aux consignes des deux artistes animatrices, Florence Brialmont et Caroline Remacle. Elles les interpellent : « Vous savez ce que sont des émotions. » Ricanements à nouveau. « Bien sûr », répondent en coeur la poignée d'adolescents.

Une jeune fille, qui souhaite se faire appeler Lookie, se glisse derrière le drap. La lumière d'un rétroprojecteur permet de découper sa silhouette en ombres chinoises. Elle mime l'étonnement, les deux bras en avant. Eleana fait la peur. On voit son ombre partir en courant. « Comment veux-tu que je fasse la peur, quand tu as peur, tu pars, c'est tout », dit-elle.

Un garçon fan de métal, aux bracelets cloutés et aux motifs de fantômes sur le tee-shirt, tente d'éviter la case « émotion » en faisant mine de s'endormir sur ses genoux. La tête lourde. Très lourde. Pas vraiment l'envie. Une jeune fille aux cheveux courts, pétillante et expérimentée (elle participe déjà à une troupe de théâtre) s'essaye à « la joie ».

À l'école Mottet de Liège, une dizaine d'élèves en décrochage et souffrant de troubles psychologiques bénéficient d'un encadrement adapté; chaque vendredi, ils explorent des univers artistiques variés et, petit à petit, reprennent confiance en eux. Reportage.

Dans cet article, les prénoms d'élèves sont des prénoms d'emprunt.

Puis l'attention se relâche. Il faut parfois un peu pousser ces jeunes pour qu'ils participent à l'atelier. Mais chacun joue le jeu. Tente des choses. Visiblement, ces six là sont heureux de passer du temps ensemble. Et pourtant, ce n'était pas gagné d'avance.

Car tous sont en décrochage scolaire et souffrent de troubles psychologiques plus ou moins importants. « Chacun a ses propres problèmes, explique Geneviève De Schouteden, la directrice de l'établissement. Certains sont dépressifs, d'autres anorexiques. Ils ont parfois des phobies, ou de fortes angoisses. Ce qui est sûr, c'est que leur décrochage est la traduction d'un souci psychologique sous-jacent. »

Ces « cours d'art », comme les appellent les élèves, les aideront, peut-être, à suivre une scolarité plus classique ou, au moins, à prendre confiance en eux.



Atelier peinture
à la Maison blanche
de Glain.

Quand les Ateliers d'art contemporains rencontrent l'école Mottet

L'école Léopold Mottet est un établissement qui sort de l'ordinaire. Les enseignants donnent cours à des enfants hospitalisés ou à domicile à des élèves malades et contraints de suivre alités une scolarité un peu à l'écart et ce, pour un bon bout de temps.

Depuis un peu plus d'un an, on trouve au sein de l'école une nouvelle structure. Elle est appelée SSAS.

Les SSAS sont des structures scolaires d'aide à la socialisation qu'il ne faut pas confondre avec les autres Sas, ceux de l'aide à la jeunesse (services d'accrochage scolaire).

Les élèves qui y suivent leur scolarité bénéficient de cours taillés sur mesure, car tous souffrent de troubles psychologiques plus ou moins graves et sont en décrochage scolaire. Les enseignements sont prodigués en tout petits groupes. Car la plupart n'ont pas vraiment l'instinct grégaire. À deux ou à trois, ils apprennent les mêmes contenus que d'autres élèves du même âge, en maths, sciences, français.

Le seul moment collectif dont nos six élèves profitent (en fait, le SSAS compte 11 inscrits) est l'atelier artistique animé par Florence Brialmont et Caroline Remacle.

Les ateliers jouent donc un rôle non-négligeable dans le travail qui est mené auprès de ces jeunes. « Nous nous étions rendu compte qu'on amenait très vite les élèves du secondaire à une abstraction alors que souvent l'apprentissage peut passer par du concret,



du travail de la matière», explique la directrice, qui ajoute : « Dans ce cadre là, nous cherchions des collaborateurs externes, avec une autre approche. Une approche artistique et non-scolaire. » C'est ainsi que l'école Léopold Mottet a rencontré les Ateliers d'art contemporain de Liège.

Car c'est bien au nom des Ateliers d'art contemporain qu'interviennent Florence Brialmont et Caroline Remacle. Une structure qui aide les artistes à trouver du boulot et ambitionne d'ouvrir les voies de l'art et de la créativité au plus grand public. Lesaac, comme on appelle les Ateliers d'art contemporain de Liège, propose avant tout des stages artistiques ou des ateliers, payants.

À côté de cette approche classique et lucrative, permettant de faire vivre de nombreux artistes de la région, Lesaac a développé depuis de nombreuses années un volet « socio-artistique ».

Le but : toucher un public défavorisé, en rupture ou fragilisé. Le côté social de Lesaac fait partie intégrante de son ADN depuis le



Atelier «Aux arbres citoyens», autour de la généalogie, des racines.
Photo de David Widard

début, en 1995, car l'idée sous-jacente de ces ateliers est aussi de rendre la culture accessible au plus grand nombre, à travers des disciplines très variées. Peinture, sculpture, dessins, couture, vidés, photos, théâtre.

« Ici, l'idée c'est de faire de l'art »

Florence Brialmont est comédienne et animatrice. Elle pratique régulièrement l'animation théâtrale auprès d'enfants, privilégiant les jeux de rôles, la prise de parole. Quant à Caroline Remacle, elle est plasticienne et intervient souvent en milieu médical.

La complémentarité du tandem permet de multiplier la palette des outils disponibles à ces jeunes; de leur offrir une multitude de canaux d'expression. L'an passé, elles ont étreigné la première version du programme à l'école Mottet. Un groupe difficile, conflictuel, agité. « Avec le premier groupe, nous avons déjà travaillé autour du portrait, avec un thème 't'as vu ta tronche', car ils adoraient s'insulter. Ils se mettaient face à face et nous leur faisons dire des choses gentilles sur les autres. C'est un travail de très long terme,

avec comme objectif de redonner un peu de confiance », affirme Florence Brialmont.

Cette année, les choses semblent plus simples. La dynamique de groupe existe. Ce qui est en soi une victoire car, comme l'explique Florence Brialmont, le travail qu'elles effectuent auprès de ces élèves se centre sur « le fait d'être en groupe, de créer un climat de confiance ».

L'atelier s'appuie sur le socle de l'expression libre. L'objectif n'est pas d'imposer des thèmes à ces élèves, mais de « faire éclore une forme d'expression ». « Nous n'arrivons jamais en disant 'on va faire ça' », explique Florence Brialmont. « Nous arrivons avec de petites idées, enchaîne Caroline Remacle, puis le fil se dénoue et nous nous adaptons. »

Cette année, c'est le thème de l'ombre qui s'est imposé. Les élèves ont commencé à jouer avec leur main, avec des objets, avec le rétro-projecteur. Le jeu d'ombre s'est installé. Ce qui a collé avec une idée des deux animatrices qui souhaitaient travailler sur le profil.



« Rien que voir leur profil d'ombre les gêne parfois », constate Caroline Remacle. Les premiers travaux ont donc constitué à réaliser des portraits d'ombres, à partir des contours se dessinant sur le drap blanc. « Certains sont vite bloqués par le simple fait de tenir un crayon, explique Caroline Remacle. Ils disent qu'ils ne savent pas dessiner. Quant à faire le portrait de quelqu'un dans le groupe, cela génère une grosse pression, ils ont peur de mal faire. »

Les ombres dessinées... puis les ombres comme personnages centraux d'une pièce de théâtre. Avec cette interface, un drap blanc, qui protège du regard des autres. « Le théâtre d'ombre permet de ne pas les mettre face à un public. Derrière un drap, les exercices sont moins difficiles pour eux. » En fin d'année, les élèves devraient proposer un spectacle, afin de valoriser leur travail.

Un travail qu'ils apprécient. Qu'ils perçoivent comme un moment de décontraction et une exploration artistique. « Ici, l'idée c'est de faire de l'art », déclare, sans hésiter, Damien. « Ce que j'apprécie, ajoute Éleonore, c'est que ça part un peu dans tous les sens, cela correspond à ma personnalité. Et puis ça nous permet de tous nous rencontrer. Cet atelier, pour moi, c'est une distraction du vendredi après-midi. » Damien aime aussi rencontrer les autres mais avoue « ne pas aimer l'expression orale » et pense d'ailleurs que

« ces exercices d'expressions artistiques » ne l'aideront pas sur ce terrain miné de la parole devant autrui. S'exprimer devant un groupe est déstabilisant pour certains de ces jeunes. « C'est pas toujours facile, raconte Eleana. De parler, de se présenter. Je suis timide et j'ai des angoisses. » Mais, bon an mal an, elle participe, propose des idées, tente des choses. « Ces activités artistiques sont là pour nous faire bouger », ajoute Bachir, avant la pause.

De retour après 15 minutes de « break » bien méritées, les deux animatrices recadrent un peu. Elles ont bien remarqué que l'attention des élèves se faisait évanescence. « On va recadrer un peu, affirme-t-elle en s'adressant aux six élèves. Votre but c'est de faire un spectacle ou une mise en scène de jeux d'ombres. Donc il faut savoir montrer. Il faut que le public sache de quoi on parle. »

Le silence s'installe alors dans l'assistance. L'un regarde ses pieds, l'autre s'affale un peu sur la table. Les yeux sont fuyants. « Les derniers exercices avec les objets étaient un peu une introduction à l'improvisation. Vous savez ce que c'est l'improvisation ? » Alors les visages se dérident peu à peu. Le travail reprend dans une certaine quiétude et les idées fusent à nouveau. Il leur reste encore quelques mois afin de parfaire leur technique... tout en revalorisant l'estime qu'ils ont d'eux-mêmes.



Lesaac, une histoire liégeoise

Cela fait 20 ans que les Ateliers d'art contemporain de Liège proposent des ateliers artistiques au grand public. Mais seulement quelques années que la dimension « sociale » est clairement affirmée. Petits détours par des projets emblématiques de l'association.

Rendre l'art accessible

Les Ateliers d'art contemporains de Liège existent depuis bientôt 20 ans. Ils sont nés d'une initiative d'un professeur des Beaux-Arts de Liège, Daniel Van Kerkhoven, apprend-on sur le site de l'asbl. Il crée des stages d'été, et met ainsi en lien des artistes avec le grand public. « Donner accès au plus grand nombre à la créativité et convier des artistes et experts pour faire ce lien » est la matrice de ces ateliers. L'association et ses artistes se déploient

sur de très nombreuses disciplines et diversifient leurs activités. Les stages d'été, toujours. Mais aussi des éditions, des expositions, des performances, des formations, des cours du soir. Autant d'activités qui s'appuient sur des « cellules-projets ».

Pour Florence Saâdi, elle-même artiste et chargée de la communication de l'asbl, le premier objectif des Ateliers d'art contemporains, c'est de « donner du travail aux artistes ». Mais le deuxième objectif c'est « d'amener l'art à



Monotypes de détenus du centres fermé pour étrangers de Vottem.



tout le monde». «L'art et la culture, c'est ce pour quoi on se bat, nous avons toujours ça en tête, c'est le ciment de l'association», dit-elle.

Pour rendre les ateliers d'été plus accessibles à un public varié, Les Ateliers d'art contemporains ont développé un partenariat avec l'association Article 27. Ce qui permet aux publics précaires, émargeant au CPAS, de ne payer qu'une très faible part du tarif hebdomadaire, grâce aux «tickets» article 27. «Mais chaque année, seules 10 à 15 personnes viennent par ce canal», déplore Emmanuelle Sikivie, coordinatrice de l'association. Au regard des 1.050 personnes qui ont pris part aux ateliers l'été dernier, concédons que la participation de publics précarisés se révèle faible. «Il y a peut-être encore un travail d'information à faire, pense Emmanuelle Sikivie, ou peut-être que l'argent reste encore un obstacle, malgré l'intervention d'Article 27 et de notre association.»

Mais à côté de cette tentative de mélanger les publics au sein des ateliers d'été, ou du soir, l'asbl part à la rencontre de publics défavorisés, un public «précarisé, sur le plan économique, culturel ou social». «L'énergie de l'équipe et le tissu associatif liégeois a fait que l'asbl a évolué vers des activités plus sociales. C'est parfois simplement autour d'un verre que ces ateliers sont imaginés», décrit Florence Saâdi. Les projets «socio-artistiques» sont donc nés il y a sept ou huit ans. Des ateliers sont créés, souvent avec le soutien du fonds d'impulsion à la politique des immigrés (FIPI) ou de bien d'autres acteurs, des fondations (P&V) ou des entreprises (Belgacom).

Lesaac dispose d'un vivier d'une trentaine d'artistes très divers, souvent prêts à relever le défi du travail dans des contextes sociaux difficiles. C'est Emmanuelle Sikivie qui met ces ateliers en musique, faisant le lien entre artistes-animateurs, projets et associations partenaires.

Les Ateliers d'art contemporains sont reconnus par la Fédération Wallonie-Bruxelles, comme un centre d'expression et de créativité (CEC), dont l'objectif est de renforcer les liens sociaux par la pratique de l'art.

Des ateliers emblématiques

Difficile de lister tous les projets socio-artistiques dans lesquels s'est impliquée l'asbl.

Il y eut par exemple en 2012 le projet «to get earth», financé par la Fondation P&V. Il faisait suite à un concours de scénarios s'adressant à des jeunes, leur donnant la parole sur la façon dont ils imaginaient leur avenir. Le thème du concours était «comment je vois mon univers en 2030 ?». Le scénario gagnant : la «Belgindonésie». Le jeune lauréat imaginait alors un exode massif d'Indonésiens, victimes de péripéties climatiques

RIA : l'art a son paracommando

Les Ateliers d'art contemporain hébergent depuis 2009 un projet un peu à part : le réseau d'intervenants artistiques, ou RIA. Ce réseau repose sur une « méthodologie socio-artistique » imaginée par Werner Moron, artiste pluridisciplinaire liégeois, créateur du réseau « paracommand'art », ancêtre du RIA.

Émilie Rouchon, membre du RIA, nous en explique les buts et la méthode : « Pour aller vers la réalisation d'œuvres d'art avec des amateurs, il faut un procédé. Au départ, Werner Moron se pose la question de la participation des publics dans le champ de l'art. » Il constate que les expositions sont le plus souvent fréquentées par le même type de publics, appartenant aux mêmes catégories sociales, et s'interroge sur la façon de toucher un public plus large, car ses œuvres « s'adressent à tout le monde ». « C'est en passant par l'expérience qu'on peut apprécier une œuvre, et être touché. Il faut une première expérience sensible des formes d'art contemporain. »

S'ensuivent de longues séances de travail dans des centres de demandeurs d'asile, dans des maisons de jeunes ou des maisons de quartier. Aujourd'hui, avec le RIA, l'idée est de transmettre la pédagogie développée par les paracommand'arts.

Cela suppose de s'adresser aux artistes intéressés par la méthodologie de Werner Moron. Une méthodologie qui repose en partie sur « un travail d'écriture spontanée, permettant de faire émerger l'imaginaire » et sur ce que les membres du RIA nomment les « principes actifs de l'art ». Émilie Rouchon les résume : « Qu'est-ce qui agit dans le mouvement ? Qu'est-ce qu'on peut tout de suite utiliser quand on n'a aucune pratique ni aucune formation artistique ? » Dans l'art contemporain, on peut proposer tout de suite quelque chose d'intéressant », estime Émilie Rouchon. Ne serait-ce qu'à partir des couleurs. Pour faire prendre conscience aux publics du pouvoir de suggestion des couleurs, les artistes du RIA peuvent proposer une expérience sensorielle : glisser dans des boîtes de couleur, afin de comprendre comment ces dernières agissent sur nous, sur notre humeur. « L'objectif est ensuite de faire passer des messages avec des couleurs. »

Parmi les outils de travail de nos artistes, notons le « trajet réel – trajet rêvé ». « C'est une période un peu chaotique de connaissance où l'on déconstruit l'idée de création collective. Nous nous adressons à chaque personne du groupe en nous appuyant sur son imaginaire. On verra ensuite si on y met du collectif. » Car pour Émilie Rouchon, il est important de dépasser les cases administratives que l'on attribue à ces groupes. Ne pas se contenter d'animer un atelier pour des « jeunes en difficulté », mais « revenir à ce que chacun est individuellement ».

A côté de ces formations d'artistes, les membres du RIA continuent de se rendre sur le terrain. « Nous observons la dynamique de groupe en prenant le temps de la discussion, de l'échange, puis nous identifions les outils les plus adaptés. Musique, vidéo, danse. C'est un processus de création qui s'enclenche et pour lequel nous gardons toujours une trace, par exemple par des captations vidéos. »

de plus en plus nombreuses. Ces réfugiés climatiques choisissaient la Belgique comme terre d'accueil. La Belgindonésie est donc un lieu d'expérimentation d'un vivre-ensemble positif, où l'horizon d'une cohabitation harmonieuse entre des cultures différentes, devient envisageable.

La mission des Ateliers d'art contemporains, en 2012, fut de partir de ce scénario pour faire travailler 300 jeunes Liégeois de milieux très différents. Ici, le scénario était l'amorce d'une démarche artistique plus vaste. Les résultats de ces ateliers encadrés par des artistes très différents ont bluffé Emmanuelle Sikivie : « Des jeunes du CPAS ont fait une série de photos sur la surveillance dans les villes, sur la thématique du 'big brother'. » Un groupe a travaillé sur des sculptures polymorphes et multiculturelles. Un travail qui permit aux élèves de l'Institut Don Bosco, qu'ils suivent l'option carrosserie ou arts déco, de travailler autour d'un but commun. « Pour

la première fois les élèves de carrosserie découpaient des œuvres d'art », se souvient Emmanuelle Sikivie.

C'est aussi l'atelier animé par Jorge Hora, ancien de Starflam, qui marqua les mémoires. « Nous avons fait un partenariat avec le conservatoire. Des gamins faisaient du break-danse sur des quatuors de musique classique, le tout en live. »

Des ateliers qui, pour la coordinatrice, sont « autant de petits cailloux dans la rivière, qui permettent à des jeunes de milieux différents de se rencontrer dans un contexte positif et créatif ».

Bien sûr, les ateliers ne s'adressent pas qu'aux jeunes. L'asbl est présente au centre fermé de Vottem. Deux années de suite, des artistes ont pénétré l'enceinte où des étrangers en situation irrégulière attendent leur expulsion. Travail photo et vidéo la première



Travail autour du textile à Glain.

année, avec l'aide d'une plasticienne. Et surtout, parole libre pour les étrangers détenus. De ces séances encadrées par Antonio Gomez Garcia et Maud Dallemagne, est né un DVD où la parole forte des étrangers trouve un relais, un porte-voix. Des témoignages rares. «À Vottem, c'est un univers carcéral, raconte Emmanuelle Sikivie. Les personnes sont comme des lions en cage. Mais les ateliers se sont très bien passés. Les étrangers détenus ont chanté, parlé, dessiné la difficulté d'être là. Nous n'avons pas la prétention d'en avoir fait des artistes, mais simplement d'avoir utilisé le médium artistique pour qu'ils lâchent un peu prise.»

Femmes d'ici et femmes d'ailleurs

S'il est bien un partenariat auquel tiennent les équipes des Ateliers d'art contemporain de Liège, c'est celui qui les unit à la Maison blanche de Glain et à Natolo en Amercoeur. Deux maisons de quartier et centres d'alphabétisation, qui travaillent beaucoup aux côtés de femmes immigrées. «Nous avons mis en place des ateliers artistiques et conviviaux, explique Emmanuelle Sikivie, pour qu'elles

apprennent à se connaître et qu'elles se rencontrent autour d'autre chose que l'apprentissage du français. Nous l'avons fait quatre ou cinq ans d'affilée. On peut dire que le lien de confiance se met en place progressivement.»

La première année, les Ateliers d'art contemporain avaient proposé d'explorer le stylisme. «Beaucoup de ces filles immigrées ont en commun d'avoir un savoir-faire dans ce domaine. L'idée c'était de partir de ce savoir-faire pour évoluer vers un stylisme qui mélange les cultures.» Sauf que cette idée n'a pas pris tout de suite. «Elles avaient des âges différents, des cultures différentes, un rapport au corps différent.» Puis, en discutant autour d'un thé, avec des pâtisseries, il a paru évident que ce premier travail devait se centrer sur les arts de la table. «Cuisine, teintures, décoration de table ou faux gâteaux, le tout en travaillant le textile. Elles ont par exemple fait des services à thé ou des pâtisseries en dentelle.» Couture, broderie, teinture, tout est prétexte à échanger les savoirs, à mêler techniques «ancestrales» et contemporaines.

Les productions ont donné lieu à une exposition – *Femmes d'ici, d'ailleurs et de maintenant* – au centre ville de Liège ainsi qu'à un livre, sous forme d'abécédaire.

Ces ateliers permettent de nombreuses rencontres, des échanges culturels. «À Glain, les femmes sont plutôt d'origine turque, explique Florence Saadi, qui a animé l'atelier. À Natolo, il y a plus de Daghestanaises. C'était intéressant pour nous de voir les différences culturelles. Les Daghestanaises ont un islam hyper rigoriste. Nous avons réussi un peu à les ouvrir sur le monde autour. Nous avons pris conscience de leurs vies.»

Une expérience forte pour les artistes. C'est ce que dit Florence Sââdi: «La première fois que je participais à un projet socio-artistique, j'étais un peu effrayée, car j'étais

Pages du livre *Femmes d'ici, d'ailleurs et de maintenant*, tiré des ateliers réalisés à la Maison blanche de Glain.



plutôt habituée aux publics 'classiques', aux 'clients'. Au final, c'est ce que je préfère faire, car le public est plus intéressant. On ne se situe pas dans le clientélisme, mais dans l'échange.»

L'année suivante, les femmes de la Maison blanche de Glain sont invitées à travailler sur le thème du « sac de voyage ». « Le voyage, le déracinement, la féminité étaient autant de pistes nous permettant de faire émerger la création artistique. Objet quelconque et indispensable, commun et tellement particulier, le sac deviendrait un objet transitoire pour que les participantes parlent d'elles et de leurs voyages, ces voyages réels, imaginaires, poétiques ou tragiques », peut-on lire dans un document résumant le projet. Le sac, son contenu, comme un autoportrait. Une façon de se dévoiler. Là encore, ces ateliers mélangeaient les approches. « Il y avait un grand sac qui représentait la terre. Chacune avait brodé le fil de son voyage », se remémore Emmanuelle Sikkivie.

Un travail sur le textile et, progressivement, sur la photo, notamment par des impressions sur tissu. C'est le climat de confiance et d'échange qui a permis de dépasser les réticences qui pouvaient exister à l'idée de

photographier. « Les femmes apprivoisent un appareil photographique, photographient, se laissent photographier; et celles, les plus radicales, pour qui être photographiée est totalement exclu, nous ont offert une belle victoire. Elles prennent l'appareil en main, et font quand même leur photo elle-même. »

C'est ainsi que par petites touches, l'idée d'utiliser le médium photographique s'est imposée. « L'année suivante, nous avons pu travailler la photo, affirme Emmanuelle Sikkivie. Le climat de confiance qui s'était instauré avait permis de débloquer la situation. Un travail sur les portraits de famille a été lancé, permettant de faire venir les maris, les enfants. » Puis l'année suivante, c'est à la peinture que se sont adonnées ces femmes, alors que la plupart « n'avaient jamais peint de leur vie ».

Pour Florence Saâdi, l'intérêt de ces ateliers, c'est que le chemin de chacune de ces femmes, et des animatrices, « se rapprochent ». « Il y avait parfois un peu de méfiance, témoigne-t-elle. Elles ne sont pas forcément habituées aux femmes européennes qui, par exemple, portent des jupes et fument des cigarettes. Mais cela faisait aussi partie du projet de montrer qui nous sommes. »

Pour en savoir plus

- Les ateliers d'Art contemporain :

tél : 04 221 51 51- site : <http://www.lesaac.net> -
courriel : info@lesaac.net



focales

est une revue publiée en supplément d'Alter Échos.

Une initiative de l'Agence Alter, avec le soutien de la Wallonie.

Coordination : Marinette Mormont.

Ce cahier a été rédigé par Cédric Vallet.

Achévé en octobre 2014

Layout : Françoise Walthéry et Cécile Crivellaro

Photos : Ateliers d'art contemporain

Impression : Nouvelles imprimeries Havaux

Cette publication est en accès libre

sur www.alterechos.be (onglet focales)

Agence Alter
■■■■■



FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES